

Lettres d'étudiants allemands tombés au front

HUGO MÜLLER, étudiant à Leipzig, (p.244-246)

Né le 5 mai 1892 à Buchholz (Erzgebirge)

Mort le 18 octobre 1916 à Wartencourt (vallée de l'Ancre, au sud-ouest de Bapaume)

Agny (au sud-est d'Arras), le 17 octobre 1915,

Je joins à ma lettre une carte postale française. Gardez-là, s.v.p., avec mes autres souvenirs de guerre. Cette carte, je l'ai trouvée dans le portefeuille d'un soldat français mort. C'est extrêmement intéressant d'étudier les papiers des Français, morts ou prisonniers. Tout comme chez nous, on y trouve souvent la même question « Comment tout ça va-t-il se terminer ? ». J'étais très surpris de n'y trouver presque jamais des remarques exprimant la haine ou le mépris à l'égard de l'Allemagne et des soldats allemands. Par contre, beaucoup de lettres à leurs familles montrent qu'ils sont persuadés de se battre pour une cause juste, que beaucoup croient en leur victoire. Dans chaque lettre reçue de leur mère, de leur femme ou leur fiancée, de leurs enfants ou de leurs amis, avec souvent une photo jointe, s'exprime l'espoir de retrouvailles proches et heureuses. Et maintenant, ces hommes sont tous là, morts, à peine enfouis sous la terre entre les tranchées, et les balles continuent à siffler au-dessus des cadavres et chantent leur terrible mélodie de mort. Ceux qui ont pu être enterrés de manière à peu près décente par les leurs ou par nous ont de la chance, mais, encore aujourd'hui, on trouve dans les barrières de fil barbelé des lambeaux de chair humaine... Juste devant notre tranchée, il y avait longtemps une main avec une alliance, quelques mètres plus loin, un avant-bras dont il ne restait à la fin que l'os... C'est que les rats apprécient la chair humaine. C'est affreux ! Celui qui ne connaissait pas l'effroi apprend à le connaître ici. Moi, j'ai oublié à quoi ça ressemble. Lorsque, la nuit, je me promène seul entre les tranchées et les sapes et que j'entends des bruits ici et là, et qu'à chaque instant un grand noir peut me sauter à la gorge – tout cela dans l'obscurité la plus complète – je me rends compte de l'horreur, mais, avec le temps, je m'y suis habitué et je suis devenu aussi insensible que mes troupiers. La guerre tue le cœur et les sentiments, elle rend l'homme insensible à tout ce qui le touchait avant. Et pourtant, être dur et impitoyable face au destin et à la mort, c'est nécessaire pour supporter les terribles batailles de la guerre des tranchées. Celui qui se laisserait émouvoir par tous les événements d'une simple journée ordinaire ici deviendrait fou ou passerait à l'ennemi.

Arras, le 23 février 1915,

L'autre jour, nous avons abattu une patrouille française. Il y en avait un que nous avons tiré vers nous, à travers notre cheval de frise, c'était un gros Parisien, propriétaire d'une brasserie. « Mon camarade, s'il vous plaît ! » « Sil vous plaît ! Mon Dieu ! », furent les derniers mots qu'il put encore articuler avant de mourir de sa grave blessure au ventre.

Armentières, le 30 décembre 1915,

Lorsque, hier soir vers minuit, je suis rentré de ma ronde, j'ai vidé mon barda. J'ai accroché les branches de sapin au mur, j'ai allumé quelques bougies et j'ai fêté Noël avec mon ordonnance. Même les rats et les souris ont participé à la fête en grignotant des miettes du gâteau et la peau de l'anguille. Ici au front, on ne peut pas faire autrement, chacun veut sa

part. C'est presque le communisme des premiers chrétiens qui voyaient dans le partage une des principales vertus. Et c'est très bien ainsi, car, presque tous les jours et toutes les heures, la légende des biens mangés par les mites ou récupérés par les héritiers cupides se vérifie pour nous de manière épouvantable. Je suis encore sous le choc d'hier après-midi, quand les Anglais ont arrosé notre tranchée d'obus et de shrapnells. Plus d'une flaque d'eau était rouge du sang des mourants et, lorsque je dus partir en patrouille entre 3 et 6 heures, je dus penser aux vieilles chansons de geste où les guerriers pataugeaient dans le sang des héros morts au combat. Et toujours la peur au ventre d'être le prochain sur la liste.

Dans les tranchées, le 11 mars 1916,

Je n'oublierai jamais cette histoire de mines. Tout ce que je ne portais pas sur moi fut perdu. D'ailleurs, tout ce que je n'ai pas pu sauver moi-même, tout de suite après le pilonnage, nos soldats, qui savent profiter de tels malheurs, l'ont piqué. Le lendemain matin, toutes les planches et les poteaux de notre abri soi-disant « sûr » avaient disparu. Des petits lutins agiles, vêtus de verts-gris, avaient été à l'œuvre pendant la nuit pour se procurer un peu de bois de chauffage. C'est à la fois triste et compréhensible. Nous devenons tous plus ou moins durs et insensibles ici, dans cette terrible guerre. Celui qui ne l'est pas devient fou.

Je viens d'écrire une lettre au père d'un sous-officier de ma section, mort au combat avant-hier. Si les pauvres parents avaient vu leur fils ! Un obus lui avait arraché la tête, on a littéralement dû ramasser la cervelle avec une bêche. Et de telles images ne sont pas rares dans la vie des tranchées. Ces restes ensanglantés d'une humanité fière sont alors ramenés sur des chariots qui nous amènent tous les soirs les repas.